

APPRENDRE ET ENSEIGNER LE FRANÇAIS EN FRANCE

Gilles Verbunt

L'Harmattan, 2006



Parti d'une expérience personnelle qu'il souhaite partager, l'auteur aborde un aspect, non moins important de l'enseignement du français aux étrangers. Il place la question de l'interculturalité au centre de sa réflexion et la substitue ainsi à un simple contact entre des enseignants et des apprenants dont l'objectif serait l'apprentissage traditionnel et didactique du français. La considération du regard de l'étranger sur ce langage français, l'influence de la langue d'origine sur la façon d'appréhender le français et l'incidence d'une situation sociale et culturelle particulière sur le processus d'apprentissage seront des éléments à prendre en compte.

Il s'agit de « développer chez l'enseignant une attitude de veille permanente de manière à ce qu'en cas de blocage de la transmission, il fasse systématiquement l'hypothèse que la culture d'origine et la situation socio-cultu-

relle de l'étranger puisse y être pour quelque chose. »

Par ailleurs, le fait d'enseigner la langue étrangère peut inciter à progresser dans les cultures des autres. L'échange sur les différences culturelles à partir de pratiques langagières est un moyen d'enrichir et d'approfondir les relations personnelles et collectives. Au-delà de l'apprentissage technique, les relations humaines sont un appui moral et un garant de l'ouverture d'esprit.

Pour un étranger, l'appropriation d'une langue est avant tout une clé pour ouvrir l'accès à un univers nouveau, une clé qui permet de participer davantage à la vie sociale, culturelle et politique d'une société ou d'une communauté.

C'est également un instrument de réflexion et un moyen d'expression de soi et de ses sentiments. En dépassant les questions de méthode, l'enseignant devient un acteur principal d'enrichissement humain et culturel. D'où l'intérêt de ce livre qui se veut une excellente sensibilisation pour les formateurs et enseignants du français langue étrangère.

■
Mariem HAMIM

NOS ANCETRES LES CHIBANIS !

*Portraits d'Algériens arrivés en
France pendant les Trente Glorieuses*

Sabrina Kassa

Autrement, 2006

Notes de lecture



Le temps des *chibanis* (hissés ici symboliquement à la place d'« ancêtres ») est le temps de la mémoire, du témoignage, du bilan, du retour sur des expériences vécues, sur des itinéraires qui ont une double singularité. La singularité subjective : des acteurs et des actrices dans leurs luttes et leurs engagements pour agir sur leurs destins et la singularité historique : des immigré(e)s qui furent en même temps des anciens colonisé(e)s. L'articulation de ces deux lignes singulières dans un contexte où « c'est la façon de présenter ce passé qui fait problème » comme l'indique G. Noiriel dans sa préface, donne un intérêt particulier au livre de S. Kassa. Journaliste, issue elle-même de parents algériens, elle nous invite par là à « regarder des Algériens » autrement : non pas à travers des représentations toutes faites mais à travers « juste des histoires, des morceaux de vérité », des expériences narrées par celles et ceux qui les vivent. Histoire de faire œuvre de mémoire, de les transmettre à leurs descendants pour que l'oubli ne « plombe » pas leurs propres parcours et à tous ceux dont « l'histoire a été bouleversée par la guerre d'Algérie ». Histoire également de dire l'émigration-immigration autrement, à l'exemple du comédien- poète grenoblois

Ghaoui Feraoun : « Son parcours, sa traversée de la Méditerranée, se résume à un mot : l'amour. Malgré son père, nationaliste algérien assassiné par l'armée française, son frère mort au maquis, l'humiliation coloniale, le racisme ordinaire... la rancœur n'a pas trouvé prise sur lui. Car, pour lui, aimer est plus puissant que venger, voilà tout. »

A. CHAOUITE

DOUAR UNE SAISON EN EXIL

Areski Metref

Editions Domens Pézenas, 2005.



Un Algérien errant. Paris. La rage affûtée dans les semelles. L'identité insomniaque dans la gibecière. Voilà l'enfant de l'indépendance chassé par les frères charognards qui aspirent le sang à même la terre hypothéquée, comme jadis le père fut arraché aux siens par la misère et la conscription. Quel gâchis ! Faut savoir enterrer les illusions, « l'espoir a tourné

Notes de lecture

comme du lait ». Le fleuve détourné devient marécage. Alger l'ex-blanche brode aujourd'hui le linceul. Femme fatale, on la fuit en la pleurant. L'exil vous charme avec sa bouée de sauvetage, il tait aussi ses multiples naufrages.

Bienvenue dans la gueule du loup, ô combattant de la liberté ! Tu t'useras en usager de l'exil. Agrège-toi aux bruits et aux odeurs de tes coreligionnaires. Laisse d'abord au vestiaire ton orgueil. Et attends. Attends. Attends le papelard. Attends le Sésame. Attends le gîte. Attends le couvert. Attends ! Bordel !

Pour autant, le souci de la panse n'anesthésie pas la pensée féconde. Il est des Algériens, à l'image d'Arezki Metref, qui s'enivraient d'encre en se mourant. Revenus de tout, ils fêtent chaque jour que Dieu répugne à faire l'anniversaire de leur avenir.

Que de printemps tués !
Saison en exil.
Saison en enfer.
Nâal Dine Rrab !

Achour OUAMARA

LE SPECTRE DU COMMUNAUTARISME

Laurent Lévy
Editions Amsterdam, 2005



Le mot « communautarisme » charrie un consensus négatif. Il est devenu une injure. En vérité, il fonctionne comme « un grigri idéologique », un écran à la pensée qui lui interdit toute distance critique, en s'épargnant d'examiner « les mécanismes sociaux objectifs tendant à communautariser la société, se bornant confortablement à dénoncer l'écume d'un discours introuvable ». La communautarisation est consubstantielle à toute société. Il n'y a pas de Robinson Crusoë. C'est, d'ailleurs, la discrimination de l'ordre majoritaire qui contraignent les individus à se communautariser pour y trouver la solidarité inaccessible dans le groupe majoritaire.

L'anticommunautarisme, un *bien* partagé par toutes les sensibilités politiques en France, s'avère être le voile d'un communautarisme majoritaire, dominant, qui ne dit pas son nom ». Invisible parce que majoritaire, ce communautarisme impose l'invisibilité à tout ce qui n'entre pas dans le moule de la République de Procuste qui promet la conformité à une France blanche, charcutière, capillaire (se dévoiler)... Par ailleurs, la rhétorique anticommunautariste s'appuyant sur la mythologie républicaine, n'est pas contre les communautés, mais contre certaines communautés bien particulières. Pour preuve, le « communautarisme juif » en est épargné, sans doute est-ce « le prix que la conscience paie pour les drames de l'antisémitisme du passé ».

A. OUAMARA

Notes de lecture

LA FRACTURE COLONIALE

La société française au prisme de l'héritage colonial

Pascal Blanchard, Nicolas Bancel, Sandrine Lemaire (dir.)

Editions La Découverte, 2005



La persistance des représentations coloniales est due en partie à « l'absence de rupture du regard et des stéréotypes dont la perpétuation doit beaucoup à l'absence de canaux qui permettraient de socialiser l'analyse historique de ces représentations », et partant, de décoloniser les imaginaires. Ce livre collectif (plus de vingt contributions) procède précisément au dévoilement du déni du fait colonial qui caractérise la société française, aussi bien dans la recherche et l'enseignement que dans l'espace politique et médiatique.

Y sont analysés principalement les prolongements contemporains du passé colonial, et les effets de l'histoire coloniale sur les pratiques d'intégration/immigration.

C'est une vérité, en France, le passé ni ne passe ni se pense. Le fait colonial se dit dans une confrontation de mémoires concurrentes où l'on bute contre les ressacs des mémoires.

Fractures des mémoires entre ceux qui soutiennent la « positivité » de la colonisation et ceux qui souhaitent que soient reconnus l'oppression, l'exploitation et les crimes coloniaux.

Pour penser la postcolonialité, il est nécessaire de « comprendre comment les phénomènes engendrés par le fait colonial se sont poursuivis, mais aussi métissés, transformés, résorbés, reconfigurés... ».

De ce livre, la République n'en sort pas indemne. Il met à jour les noces historiques entre les cinq républiques et le fait colonial. Elles ont toujours fait bon ménage avec la colonisation.

Aujourd'hui, le politique glorifie « l'œuvre » coloniale par la loi du 23 février 2005.

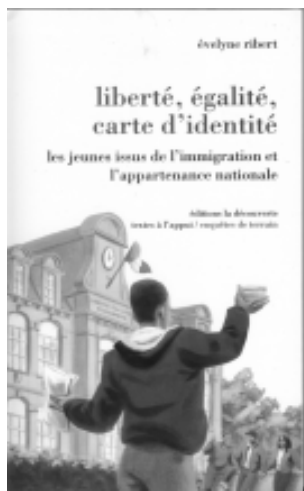
On comprend pourquoi les exclus de l'intégration, les « sauvageons » de Jean-Pierre Chevènement, et « la racaille » de Nicolas Sarkozy, continuent de vivre « leur présent comme la reproduction indéfinie de ce passé ».

■
A. OUAMARA



LIBERTE, EGALITE, CARTE D'IDENTITE *les jeunes issus de l'immigration et l'appartenance nationale*

Evelyne Ribert
La Découverte, 2006



Appuyée sur des entretiens avec des adolescents et jeunes adultes nés en France de parents marocains, tunisiens, espagnols, portugais et turcs, l'auteur dresse un état des lieux des conditions de l'acquisition de la nationalité française. Cette acquisition a subi de nombreuses évolutions liées aux temps et aux diverses volontés politiques.

Selon E. Ribert, la nation n'engage pas l'identité, pas davantage la nation d'origine que la nationalité française. L'appartenance nationale a perdu son importance d'antan, celle qu'elle avait dans l'immédiat après guerre, et durant la décolonisation pour les Français et les immigrés. La carte d'identité selon les jeunes est une nécessité garante d'une protection que confèrent les « papiers »

français et qui donnent accès aux mêmes opportunités que les français (de souche !).

Par ailleurs, les différentes dimensions du lien à un pays qui étaient censées s'emboîter, sont déliées. Les jeunes définissent à leur gré les liens qu'ils entretiennent avec chacun des pays. Ceux-ci ne demandent qu'à être reconnus pour ce qu'ils sont avec leurs différences.

L'auteur refuse de prendre pour acquis l'idée d'un « *affaiblissement* » du sentiment national, elle préfère plutôt s'intéresser au point de vue des intéressés. C'est pourquoi les entretiens menés par Evelyne Ribert contredisent tous les présupposés. Premier constat : la prise de conscience a rarement été au rendez-vous, pour la bonne et simple raison que les candidats se croyaient généralement déjà français, ignorant que la procédure d'acquisition automatique avait été abolie.

Deuxième constat : contrairement à certains discours alarmistes, les liens affectifs que les parents gardent avec leur pays d'origine n'empêchent pas une véritable adhésion à la nation française, et ne constitue donc pas une menace pour l'identité nationale.

La question de la part d'importance de l'identité nationale est-elle réellement propre aux enfants d'immigrés ? Ne remet-elle pas en cause la régression du sentiment national chez l'ensemble des Français ? En tout cas, l'attachement à la France est tissé par les mêmes liens : patriotique, utopique, affectif et politique.

■
Mariam HAMIM

INTERCULTURALITE ET CITOYENNETE A L'EPREUVE DE LA GLOBALISATION

Raymond Curie
L'Harmattan 2006



des « nouvelles pratiques culturelles » dans les champs du social les plus sensibles (Éducation nationale et Travail social). R. Curie ne s'arrête cependant pas à ce souci pratique, il met en perspective cette problématique dans le contexte de la globalisation en passant en revue les différentes approches et les différents enjeux pour mieux dégager la pertinence de l'articulation de l'universel et du particulier comme la véritable orientation interculturelle aux niveaux local, national et global. Un outil de travail pertinent pour tous les acteurs du social dans leur diversité. ■

Abdellatif CHAOUITE

Le double ancrage de Raymond Curie dans le terrain social (éducateur spécialisé puis formateur à l'Institut de Travail Social de Lyon-Caluire) et dans la recherche et l'enseignement (sociologue à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne) ont aiguisé son regard à éviter les travers et les pièges qui agissent encore souvent comme scotomes sur l'interculturalité : les abstractions doxologiques d'une part et le nez dans le guidon d'une part. Dans une approche constructiviste (tenant compte aussi bien du poids des déterminismes que des marges de manœuvres des sujets autonomes) l'auteur fait œuvre de pédagogie en rappelant les fondamentaux des débats sur l'interculturel (concepts, modèles, champs, etc.) tout en soumettant ces débats aux réalités sociales et aux émergences